

L'AINÉE.

M. Franck Pétermann, ministre de la religion réformée à Lausanne, était un homme austère à qui le ciel avait accordé neuf filles.

Le moment où commence cette singulière et mélancolique histoire, l'ainée avait dix-neuf ans et la plus jeune en avait dix. Toutes étaient grasses, rondes et bien en chair.

Elle a de ces ironies, la bonne Nature. Avez-vous remarqué que souvent les successeurs les plus graves, les plus rigides et les plus hauts sur cravate de ce désagréable Calvin ont les filles les plus triées et les plus abondantes en charmes ?

Les trois premières filles de M. Pétermann portaient des noms bibliques : Lia, Noémi et Joseph ; les trois suivantes, des noms anglais : Kate, Betsy et Nora ; les trois dernières, des noms romantiques : Léone, Desdémone et Dorothée.

Toutes, comme j'ai dit, étaient jolies ou piquantes, ou pour le moins gentilles. Mais l'ainée, Lia, était belle, trop belle. C'était une admirable blonde, tranquille, serene et bonne et qui, ayant été un peu la mère de ses huit petites sœurs, en avait gardé un air de sérieux et de douceur patiente, quelque chose qui appelait la confiance et le respect. Elle n'était nullement coquette, et je ne saurais en dire autant des autres petites Pétermann.

Les neuf filles du pasteur avaient fait ou faisaient, ou se disposaient à faire d'excellentes études. Les plus âgées étaient diplômées autant que des filles le peuvent être et les autres avaient d'ajouter qu'elles parlaient l'anglais et l'allemand, et que portant la cuisine, le ménage et la couture n'avaient point de secrets pour elles.

De plus, M. Pétermann, en père prévoyant, avait de bonne heure pourvu ses filles de divers talents d'agrément. Noémi jouait du piano, Josabeth du violon, Kate de la flûte. Betsy avait une jolie voix et chantait déjà avec autant d'art que d'aplomb. Nora triomphait dans l'aquarelle. Léone déclamait à merveille, et M. Legouvé, le seul homme de notre temps qui sache lire, eût approuvé sa diction. Les deux dernières n'avaient pas encore de spécialité, mais elles en auraient eu en se reposant sur M. Pétermann. Quant à Lia, elle réunissait tous les dons que se partagent ses sœurs. Elle savait tout, cette Lia, sans en avoir l'air. Et en outre elle jouait du violoncelle, modestement et divinement. M. Pétermann songeait à l'avenir, dirigeait tous ces jeunes esprits en glorifiant le Seigneur.

Ainsi chacun, dans cette famille exemplaire, avait son talent particulier et son emploi, comme dans ces cirques ambulants où le père et les enfants forment toute la troupe. Et au fait la famille Pétermann aurait pu toute seule fonder un cirque, car toutes ces

demoiselles faisaient de la gymnastique et excellaient au croquet et au lawn-tennis. La famille Pétermann aurait pu toute seule monter un hôtel et un atelier de couture. La famille Pétermann aurait pu tout seule donner des concerts. La famille Pétermann aurait pu toute seule fonder une Université.

Je ne vous ai pas encore parlé de Mme Pétermann, tant cette petite femme maigre, obéissante, facile, faisait peu de bruit et tenait peu de place. C'était pourtant bien elle qui avait mis au monde cette brillante nichée de caillies froffrontées.

Mais, quand elle menait ses neuf filles au cours et qu'elle trottaient, noire et ratatinée, derrière ces dix-huit nattes sautillantes, jamais on aurait eu la pensée d'attribuer une pareille lignée d'amoignons à cette figure pâle de vieille petite institutrice qui a ses dix-neuf ans.

Pourtant cette personne insignifiante et féconde joignait d'une grande considération dans la société protestante. C'est qu'elle était la propre sœur du pasteur Agrippa Carthod, une des gloires de l'Eglise réformée, qui avait laissé, avec le souvenir d'un grand libéral orthodoxe et d'un saint authentique, une histoire du protestantisme en dix-huit volumes, un recueil de sermons et une centaine de brochures antipapistes sur l'alliance de la raison et de la foi, de la Révolution et de l'Eglise, du Christianisme et de la libre pensée, de Venise et du Grand-Turc.

Mme Pétermann parlait à chaque instant de son illustre frère et ne l'appelait jamais que "notre bon Agrippa". M. Pétermann, moins familier, l'appelait "notre saint".

Kien n'était gai comme la maison Pétermann. Ces filles avaient beau savoir toutes les langues, et la physique, et les mathématiques, et croire fermement que le Seigneur Topffer est un des écrivains les plus spirituels de ce siècle, elles étaient charmantes.

Une fois par semaine les Pétermann offraient le thé à leurs amis. On faisait de la musique, on lisait des vers et de la prose, on jouait aux jeux innocents.

Des jeunes gens venaient à ces réunions, entre autres le docteur Otto Rosenzweig, un joli homme, savant comme on l'est à la base, mais fin et d'une gaieté douce, avec une petite ombre de rêverie. Il était le bras droit de Lia, et dans les jeux où l'on se partageait en deux camps, si Lia commandait l'un, c'était lui qui gouvernait l'autre. Il s'occupait beaucoup de Lia, causait de toutes choses avec elle, l'avait baptisée "mademoiselle Kai son", et affectait au contraire de traiter ses sœurs comme des enfants, y compris Noémi la cadette, une étourdie qui, le prenant au mot, s'appliquait encore à faire avec lui la petite fille et l'enfant gâté.

La belle Lia se mit à aimer Otto de tout son cœur. Dans les sonates où elle faisait sa partie, c'était pour lui qu'elle jouait, et elle lui disait avec la voix profonde de son violoncelle ce qu'elle n'eût osé lui exprimer par des mots.

Le jour où le père d'Otto, en habit et en cravate blanche, vint solliciter de M. et de Mme Pétermann l'honneur d'un entretien particulier, Lia eut un grand tressaillement de joie, et elle attendit avec confiance la fin de la visite.

— Eh bien ! mon cher papa, cria-t-elle dès que le père d'Otto fut dans la rue, consentez-vous ?

— Tu savais donc ? répondit M. Pétermann. Nous nous figurions, la mère et moi, que c'était pour toi qu'il venait.

— Et voilà qu'il nous demande la main de Noémi pour Otto, continua Mme Pétermann. Je n'y comprends rien. Avais-tu remarqué quelque chose, Lia ?

— Evidemment nous réfléchissons, nous prions le Seigneur de nous éclairer, fit le pasteur en fermant les yeux.

— Mon ami, reprit sa femme, je ne me pose, comme toujours, qu'une question ; qu'est-ce qu'est fait, dans une circonstance pareille, notre bon Agrippa ?

— La pauvre Lia fut pendant un mois languissante et malade. Dès qu'elle alla mieux, Otto épousa joyeusement Noémi et l'emmena à Berne où il venait d'être nommé professeur.

Les théas des Pétermann reprirent de plus belle. Lia continua de présider aux jeux innocents, de faire gémir son violoncelle dans les concertos. Mais le violoncelle chantait si tristement que c'était pitié.

Un jour, un ami des Pétermann leur présenta un jeune peintre français, un brave et beau garçon, jovial, bruyant, exubérant et qui, s'appelant Pierre Charbonneau, signait ses plats d'épigrammes : Pétras Carbonnel.

Pétras fut bientôt un des familiers de la maison. Mais il ne s'occupait que des petites sœurs, parlait à peine à Lia et ne la regardait qu'à la dérobée.

— Avez-vous peur de moi, monneur Pétras ? lui dit-elle un jour en riant.

— Oui, mademoiselle, répondit simplement Pétras : vous êtes si belle !

Lia se mit à rêver là-dessus. Puisque la conduite de Pétras était juste le contraire de celle d'Otto, elle devait être aimée, c'était sûr. Elle se demandait si elle-même aimait Pétras, et elle s'y sentait du moins toute disposée.

Mais le lendemain, Josabeth la prit à part et lui dit d'un air de mystère :

— J'ai un grand secret à te confier. M. Pétras m'a dit qu'il serait heureux si je voulais être sa femme. Toi qui es sage, conseille-moi. Que faut-il faire ? Lia pâlit un peu.

— Et toi, ma petite Josabeth, aimas-tu M. Pétras ?

— Mais je crois que oui.

Cette fois, Lia ne fut pas malade, mais elle avait tout de même les yeux bien rouges le jour du mariage de Josabeth.

Peu de temps après, débarqua chez les Pétermann un jeune pasteur, M. Ary Mikis, fils d'un de leurs amis et frain émoulu de la Faculté de théologie. Il était doux et grave et il avait de beaux favoris. Il plut à Lia par sa maturité précoce et le bel équilibre de ses traits. Mais Lia se tenait sur ses gardes : elle s'était promis de ne plus aimer.

M. Mikis possédait l'art d'apprécier exactement ses discours et ses façons à l'âge, au sexe et à la condition des personnes qu'il entretenait.

Il était paternel et enjoué avec Léone, Desdémone et Dorothée ; enjoué et respectueux avec Nora, Kate et Betsy ; respectueux et galant avec Lia. Et Lia commençait à songer : il est très bien, tout à fait bien, et puis il n'a pas avec moi, ni les manières d'Otto qui était trop à son aise, ni celles de Pétras qui était réservé à l'excès, peut-être n'aurait-il pas leur cruelle indifférence.

M. Mikis fit dans l'Eglise évangélique, un sermon sur le libéralisme de Jésus-Christ, qu'il appelait tour à tour "Christ" et "Jésus". Il fut éloquent comme une belle pluie d'octobre.

Lia l'ayant complimenté :

— Oh ! dit-elle rien ne pouvait plus me réjouir que l'approbation d'une âme sainte comme la vôtre. Et d'ailleurs, le dirai-je ? c'est pour vous seule que j'ai parlé.

Lia fut charmée. Mais le jour même elle surprit, au tournant d'un couloir, M. Mikis baisant les mains de Kate qui se défendait mollement.

Lia, cette fois, ne pâlit même plus. Le lendemain, elle gronda Kate bien fort, tout en l'embrassant, et lui remontra l'énormité de sa conduite. Sur le conseil de sa grande sœur, Kate, abimée de contrition, alla se jeter aux pieds de M. Pétermann et lui confessa son crime et son amour. Et trois semaines après elle était l'heureuse épouse du pasteur Mikis.

Une année entière se passa sans qu'aucun prétendant sérieux se présentât chez M. Pétermann. Il lui restait cinq filles à marier (il ne comptait plus Lia). Certes elles étaient jolies et bien élevées ; mais il ne pouvait donner à chacune que vingt mille francs de dot, et ce n'est guère pour le temps qui court.

Alors Mme Pétermann se demanda : "Qu'est fait notre bon Agrippa ?" Et sans doute une voix intérieure lui répondit, car un beau matin la tribu fit ses malles et partit pour un grand voyage d'exploration. M. Pétermann promena sa troupe dans toutes les villes où il avait, parmi ses coreligionnaires, des parents ou des amis. Cette tournée réussit à merveille. Betsy conclut un mariage avec un négociant de Havre, Léone emporta d'assaut un médecin de Strasbourg, et Desdémone un professeur de l'Ecole des hautes études. Et le père Pétermann bénissait le Seigneur et souriait largement au-dessus de sa belle barbe de bon.

Hélas ! Lia avait beau être raisonnable, chaque fois qu'un nouveau candidat s'était présenté, elle avait cru que c'était pour elle, et chaque fois elle avait reçu un coup douloureux en plein cœur. Elle était d'autant plus malheureuse que tout le monde, dans ces aventures, la prenait pour confidente et pour conseillère, la regardant comme une personne d'une extraordinaire sagesse et supérieure aux passions humaines. Mais elle se taisait et sent, dans les soirées musicales où l'on produisait ses œuvres, son violoncelle avait dit ses souffrances intimes et fières.

Et pourquoi ne l'épousait-on pas enfin ? Qui sait ? Tout simplement parce que le premier prétendant avait choisi la cadette. Les autres avaient pris à la suite, dans la rangée des petites Pétermann. Lia, c'était la sœur aînée, l'ange gardien de la maison, la secunde mère, la tante. Et puis elle était trop belle vraiment, et trop parfaite, trop bonne, trop simple, trop exempte de prétention et de coquetterie. Elle inspirait tant d'admiration et d'estime qu'on oubliait de l'aimer comme une femme.

Lia revint donc à Lausanne, seule avec Dorothée. Elle couvait des larmes pour ses neveux et ses nièces, qui déjà pullulaient. Comme elle était très bonne chrétienne, et qu'elle lisait assiduellement les livres saints, elle eut l'idée de composer un cahier de trois cent soixante-cinq pages et d'y inscrire en tête de chaque page blanche, pour tous les jours de l'année, un verset tiré des Ecritures. Ce cahier était destiné aux enfants de ses sœurs quand ils auraient l'âge de raison : ils devaient alors écrire, sous le texte biblique, les réflexions pieuses que ce texte leur aurait suggérées. Elle recopia vingt ou trente fois cette espèce de carnet à méditations, et cela plus me réjouir que l'approba-

tion d'une âme sainte comme la vôtre. Et d'ailleurs, le dirai-je ? c'est pour vous seule que j'ai parlé.

Lia fut charmée. Mais le jour même elle surprit, au tournant d'un couloir, M. Mikis baisant les mains de Kate qui se défendait mollement.

Lia, cette fois, ne pâlit même plus. Le lendemain, elle gronda Kate bien fort, tout en l'embrassant, et lui remontra l'énormité de sa conduite. Sur le conseil de sa grande sœur, Kate, abimée de contrition, alla se jeter aux pieds de M. Pétermann et lui confessa son crime et son amour. Et trois semaines après elle était l'heureuse épouse du pasteur Mikis.

Une année entière se passa sans qu'aucun prétendant sérieux se présentât chez M. Pétermann. Il lui restait cinq filles à marier (il ne comptait plus Lia). Certes elles étaient jolies et bien élevées ; mais il ne pouvait donner à chacune que vingt mille francs de dot, et ce n'est guère pour le temps qui court.

Alors Mme Pétermann se demanda : "Qu'est fait notre bon Agrippa ?" Et sans doute une voix intérieure lui répondit, car un beau matin la tribu fit ses malles et partit pour un grand voyage d'exploration. M. Pétermann promena sa troupe dans toutes les villes où il avait, parmi ses coreligionnaires, des parents ou des amis. Cette tournée réussit à merveille. Betsy conclut un mariage avec un négociant de Havre, Léone emporta d'assaut un médecin de Strasbourg, et Desdémone un professeur de l'Ecole des hautes études. Et le père Pétermann bénissait le Seigneur et souriait largement au-dessus de sa belle barbe de bon.

Hélas ! Lia avait beau être raisonnable, chaque fois qu'un nouveau candidat s'était présenté, elle avait cru que c'était pour elle, et chaque fois elle avait reçu un coup douloureux en plein cœur. Elle était d'autant plus malheureuse que tout le monde, dans ces aventures, la prenait pour confidente et pour conseillère, la regardant comme une personne d'une extraordinaire sagesse et supérieure aux passions humaines. Mais elle se taisait et sent, dans les soirées musicales où l'on produisait ses œuvres, son violoncelle avait dit ses souffrances intimes et fières.

Et pourquoi ne l'épousait-on pas enfin ? Qui sait ? Tout simplement parce que le premier prétendant avait choisi la cadette. Les autres avaient pris à la suite, dans la rangée des petites Pétermann. Lia, c'était la sœur aînée, l'ange gardien de la maison, la secunde mère, la tante. Et puis elle était trop belle vraiment, et trop parfaite, trop bonne, trop simple, trop exempte de prétention et de coquetterie. Elle inspirait tant d'admiration et d'estime qu'on oubliait de l'aimer comme une femme.

Lia revint donc à Lausanne, seule avec Dorothée. Elle couvait des larmes pour ses neveux et ses nièces, qui déjà pullulaient. Comme elle était très bonne chrétienne, et qu'elle lisait assiduellement les livres saints, elle eut l'idée de composer un cahier de trois cent soixante-cinq pages et d'y inscrire en tête de chaque page blanche, pour tous les jours de l'année, un verset tiré des Ecritures. Ce cahier était destiné aux enfants de ses sœurs quand ils auraient l'âge de raison : ils devaient alors écrire, sous le texte biblique, les réflexions pieuses que ce texte leur aurait suggérées. Elle recopia vingt ou trente fois cette espèce de carnet à méditations, et cela plus me réjouir que l'approba-

tion d'une âme sainte comme la vôtre. Et d'ailleurs, le dirai-je ? c'est pour vous seule que j'ai parlé.

Lia fut charmée. Mais le jour même elle surprit, au tournant d'un couloir, M. Mikis baisant les mains de Kate qui se défendait mollement.

Lia, cette fois, ne pâlit même plus. Le lendemain, elle gronda Kate bien fort, tout en l'embrassant, et lui remontra l'énormité de sa conduite. Sur le conseil de sa grande sœur, Kate, abimée de contrition, alla se jeter aux pieds de M. Pétermann et lui confessa son crime et son amour. Et trois semaines après elle était l'heureuse épouse du pasteur Mikis.

Une année entière se passa sans qu'aucun prétendant sérieux se présentât chez M. Pétermann. Il lui restait cinq filles à marier (il ne comptait plus Lia). Certes elles étaient jolies et bien élevées ; mais il ne pouvait donner à chacune que vingt mille francs de dot, et ce n'est guère pour le temps qui court.

Alors Mme Pétermann se demanda : "Qu'est fait notre bon Agrippa ?" Et sans doute une voix intérieure lui répondit, car un beau matin la tribu fit ses malles et partit pour un grand voyage d'exploration. M. Pétermann promena sa troupe dans toutes les villes où il avait, parmi ses coreligionnaires, des parents ou des amis. Cette tournée réussit à merveille. Betsy conclut un mariage avec un négociant de Havre, Léone emporta d'assaut un médecin de Strasbourg, et Desdémone un professeur de l'Ecole des hautes études. Et le père Pétermann bénissait le Seigneur et souriait largement au-dessus de sa belle barbe de bon.

Hélas ! Lia avait beau être raisonnable, chaque fois qu'un nouveau candidat s'était présenté, elle avait cru que c'était pour elle, et chaque fois elle avait reçu un coup douloureux en plein cœur. Elle était d'autant plus malheureuse que tout le monde, dans ces aventures, la prenait pour confidente et pour conseillère, la regardant comme une personne d'une extraordinaire sagesse et supérieure aux passions humaines. Mais elle se taisait et sent, dans les soirées musicales où l'on produisait ses œuvres, son violoncelle avait dit ses souffrances intimes et fières.

Et pourquoi ne l'épousait-on pas enfin ? Qui sait ? Tout simplement parce que le premier prétendant avait choisi la cadette. Les autres avaient pris à la suite, dans la rangée des petites Pétermann. Lia, c'était la sœur aînée, l'ange gardien de la maison, la secunde mère, la tante. Et puis elle était trop belle vraiment, et trop parfaite, trop bonne, trop simple, trop exempte de prétention et de coquetterie. Elle inspirait tant d'admiration et d'estime qu'on oubliait de l'aimer comme une femme.

Lia revint donc à Lausanne, seule avec Dorothée. Elle couvait des larmes pour ses neveux et ses nièces, qui déjà pullulaient. Comme elle était très bonne chrétienne, et qu'elle lisait assiduellement les livres saints, elle eut l'idée de composer un cahier de trois cent soixante-cinq pages et d'y inscrire en tête de chaque page blanche, pour tous les jours de l'année, un verset tiré des Ecritures. Ce cahier était destiné aux enfants de ses sœurs quand ils auraient l'âge de raison : ils devaient alors écrire, sous le texte biblique, les réflexions pieuses que ce texte leur aurait suggérées. Elle recopia vingt ou trente fois cette espèce de carnet à méditations, et cela plus me réjouir que l'approba-

tion d'une âme sainte comme la vôtre. Et d'ailleurs, le dirai-je ? c'est pour vous seule que j'ai parlé.

Lia fut charmée. Mais le jour même elle surprit, au tournant d'un couloir, M. Mikis baisant les mains de Kate qui se défendait mollement.

Lia, cette fois, ne pâlit même plus. Le lendemain, elle gronda Kate bien fort, tout en l'embrassant, et lui remontra l'énormité de sa conduite. Sur le conseil de sa grande sœur, Kate, abimée de contrition, alla se jeter aux pieds de M. Pétermann et lui confessa son crime et son amour. Et trois semaines après elle était l'heureuse épouse du pasteur Mikis.

Puis elle s'ennoya de nouveau, ses neveux et nièces lui faisaient mal à voir, quoiqu'elle les aimât bien et passât ses journées à travailler pour eux. Au reste, personne autour d'elle ne devinait sa peine secrète ; mais son violoncelle avait des plaintes de plus en plus déchirantes.

C'est alors que M. Müller, homme mûr, sérieux, posé, membre du conseil fédéral et célibataire, se mit à fréquenter régulièrement la maison Pétermann. Il était fort empressé auprès de Lia, l'entourait d'attentions et l'accablait de compliments. Il lui parlait souvent des inconvenients et des tristesses de la vie de garçon ; et elle comprit, à certains sons entendus de sa conversation, à ses soupirs, que volentiers il la prendrait pour femme.

Sans doute il ne lui inspirait pas une passion bien vive et il était un peu âgé pour elle (il avait quarante-cinq ans et elle vingt-six) ; mais elle l'estimait fort, et, pensant qu'elle ne serait pas malheureuse avec cet homme et que peut-être elle serait mère, elle aussi, elle souhaitait qu'il déclarât ses sentiments.

Cela ne tarda point. Un jour qu'ils se trouvaient seuls au jardin, M. Müller prit son courage à deux mains :

— Mademoiselle, j'ai à vous adresser une demande des plus délicates et j'ai besoin de toute votre indulgence. Je ne suis plus jeune, mais je suis solide encore. Je jouis de quelque considération parmi mes concitoyens et j'ajoute, pour mémoire, que j'ai quelque fortune. Je me sens capable d'une affection tendre et fidèle et d'un dévouement absolu. Pensez-vous qu'une femme pourrait être heureuse avec moi ?

— Certes, je le pense ! répondit Lia en baissant les yeux.

— Mais voilà ! continua M. Müller avec un embarras croissant, Mme Dorothée est un peu jeune... Crayez-vous qu'elle consentirait à l'accepter pour mari ?

Lia transmit à Dorothée la proposition de M. Müller. La petite sotte, qui avait seize ans, fut ravie d'avoir été distinguée par un homme aussi considérable, membre du conseil fédéral. — Réfléchis bien, lui dit Lia, M. Müller a quarante-cinq ans... — Oh ! toi, fit la petite, tu es enragée ! Tu voudrais nous prendre tous nos maris !

Lia était invitée au bal, ce soir-là, chez un riche brasseur de Lausanne. Elle y alla, horriblement pâle dans sa robe rose. Elle valsa plusieurs fois, sans presque s'en apercevoir, avec un joli hussard français ; et, comme elle était à demi morte, elle s'abandonnait entre les bras de son danseur et ne sentait point qu'il la serrait un peu fort.

Le hussard s'y méprit et, durant le dernier tour de valse, il lui murmura à l'oreille :

— Mademoiselle, vous êtes plus belle que je ne puis dire et je vous aime éperdument. J'habite un petit chalet rue du Lac, numéro 4. Je vous attendrai demain toute la journée.

Les yeux de Lia brillèrent, tout son visage s'illumina, et cependant elle tremblait comme une feuille. Mais ce ne fut qu'un instant : brusquement, et sans rien trouver à lui répondre, elle s'arracha des bras du bel officier bien.

Retournée dans sa chambre, elle ouvrit sa fenêtre et s'y accouda quoiqu'elle fût toute en sueur. Un désespoir immense l'envahit. Elle songea à mourir ; puis elle se rappela la déclaration du hussard ; et cette fille si sage se dit : "Peut-être..."

Et pour la première fois une ironie lui vint aux lèvres :

— Que ferait à ma place notre bon Agrippa ?

Mais tout à coup elle sentit le froid de la nuit l'abattre sur ses épaules nues. Elle se coucha avec la fièvre.

Une pleurésie l'emporta en trois jours. Elle mourut sans dire un mot.

— Mon saint ami, dit le pasteur Winkelmann au pasteur Pétermann en revenant du cimetière, vous avez une consolation dans votre malheur. Votre chère fille est véritablement morte en chrétienne, avec une admirable résignation.

Et pour la première fois une ironie lui vint aux lèvres :

— Que ferait à ma place notre bon Agrippa ?

Et pour la première fois une ironie lui vint aux lèvres :

— Que ferait à ma place notre bon Agrippa ?

Mais tout à coup elle sentit le froid de la nuit l'abattre sur ses épaules nues. Elle se coucha avec la fièvre.

Une pleurésie l'emporta en trois jours. Elle mourut sans dire un mot.

— Mon saint ami, dit le pasteur Winkelmann au pasteur Pétermann en revenant du cimetière, vous avez une consolation dans votre malheur. Votre chère fille est véritablement morte en chrétienne, avec une admirable résignation.

Et pour la première fois une ironie lui vint aux lèvres :

— Que ferait à ma place notre bon Agrippa ?

Mais tout à coup elle sentit le froid de la nuit l'abattre sur ses épaules nues. Elle se coucha avec la fièvre.

Une pleurésie l'emporta en trois jours. Elle mourut sans dire un mot.

— Mon saint ami, dit le pasteur Winkelmann au pasteur Pétermann en revenant du cimetière, vous avez une consolation dans votre malheur. Votre chère fille est véritablement morte en chrétienne, avec une admirable résignation.

Et pour la première fois une ironie lui vint aux lèvres :

— Que ferait à ma place notre bon Agrippa ?

Mais tout à coup elle sentit le froid de la nuit l'abattre sur ses épaules nues. Elle se coucha avec la fièvre.

Une pleurésie l'emporta en trois jours. Elle mourut sans dire un mot.

— Mon saint ami, dit le pasteur Winkelmann au pasteur Pétermann en revenant du cimetière, vous avez une consolation dans votre malheur. Votre chère fille est véritablement morte en chrétienne, avec une admirable résignation.

Et pour la première fois une ironie lui vint aux lèvres :

— Que ferait à ma place notre bon Agrippa ?

Mais tout à coup elle sentit le froid de la nuit l'abattre sur ses épaules nues. Elle se coucha avec la fièvre.

Une pleurésie l'emporta en trois jours. Elle mourut sans dire un mot.

— Mon saint ami, dit le pasteur Winkelmann au pasteur Pétermann en revenant du cimetière, vous avez une consolation dans votre malheur. Votre chère fille est véritablement morte en chrétienne, avec une admirable résignation.

CHEMINS DE FER

SOUTHERN PACIFIC

Chemin de fer et vapeur. Texas, California, New York, Havana

Adressez au Bureau des Billets, 227 rue St-Charles, Bâtonne de l'Hôtel de Charles. Le 18-04-05

SUMMER TOURIST TICKETS

Now on sale to all principal resorts

16.05

LOUISVILLE ET RETOUR

11, 12 ou 13 Juin. La Meilleure Voie, La Plus Beau Service, La Voie la Plus Rapide.

Comparez le tableau

Quitte la Nite-Orléans à 9:15 a. m. et 7:10 p. m. Arrivant à Louisville à 7:50 a. m. et 5:35 p. m.

AU RETOUR: Quitte Louisville à 12:01 a. m. et 9:40 p. m. Arrivant à la Nite-Orléans à 11:30 a. m. et 8:15 p. m.

Dortoirs sur tout le parcours et chars avec sièges : service sans égal de chars salle à manger.

BUREAU DES BILLETS EN VILLE, 141 Rue St-Charles.

LOUISVILLE & NASHVILLE

PAR LES TRAINS ORANGE JUNE 17. UNABEILLE DE LA N. O.

Paris, New-York, St-Louis, St-Paul, Chicago, Cincinnati, St-Louis, Memphis, Nashville, Knoxville, Chattanooga, Atlanta, Jacksonville, Tallahassee, Miami, Baltimore, Philadelphia, New-York.

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

Service de nuit

Service de jour

&lt;